

Sonia Debeauvais

LA FAMILLE DANOISE



LA FAMILLE PATERNELLE	2
HARTVIG ET ANNA DESSAU, les parents de Far	4
LA FAMILLE MATERNELLE.....	6
LES SŒURS DE FAR.....	7
LA FAMILLE DE MA MERE.....	9
ANNA DRECHSEL	9
LA FAMILLE PATERNELLE	9
LA FAMILLE MATERNELLE.....	10
L'ONCLE ET LA TANTE DE MA MERE.....	11
LE FRERE ET LA SŒUR DE MA MERE.....	11
MON PERE	13
AAGE LOUIS DESSAU	13
Un fauteuil, une voix.....	13
Dans un salon tranquille.....	13
Mais c'est pour murmurer	13

LA FAMILLE DE MON PERE

AAGE LOUIS DESSAU

La famille de mon père a ceci de particulier que son père était le second d'une famille de dix enfants (dont deux morts en bas âge) et sa mère la deuxième de douze enfants. Far (contraction de Fader, qui se prononce comme le « father » en anglais) avait donc dix-huit oncles et tantes et cinquante-deux cousins germains.

Évidemment, dans ce cas de figure, il y a des branches dont on est moins proche. Cependant, si Far quitta le Danemark à 19 ans et n'y retourna plus qu'en visite, il ne perdit jamais le contact.

Un autre trait de ces deux familles est que c'était des familles juives. Le Danemark ignorait (à mon avis) toute forme d'antisémitisme à cette époque, et il n'y avait pas, à proprement parler, de problème d'intégration. Cependant, du fait que leur vie sociale se situait essentiellement dans le milieu de la bourgeoisie juive de Copenhague (on appellerait cela aujourd'hui un réseau), les aînés des deux familles ont tous épousé des jeunes filles ou des jeunes gens juifs. Probablement sans idées préconçues, mais parce que leur vie quotidienne, pleine de fêtes et de bals, les y amenaient tout naturellement. La coutume se perdit en grande partie dans la famille Meyer pour les plus jeunes de la génération de mes grands-parents. Quoi qu'il en soit, il ne semble pas que la religion ait joué un rôle dans cette affaire.

Enfin, dernier trait caractéristique de ces deux familles : on n'y trouve pas un seul membre qui n'ait été négociant ou industriel. Pas d'avocats, pas de professeurs, pas de médecins (à l'exception du mari de la sœur de Far, qui était chirurgien, mais il est vrai qu'il n'était qu'une « pièce rapportée »).

De cette masse de grands-oncles et grands-tantes, la plupart me laisse un souvenir un peu vague. Dans la famille Dessau, tous étaient morts bien avant ma naissance (sauf l'oncle Benny). Dans la famille Meyer, il y avait bien sûr l'oncle Holger, l'oncle Ernest, l'oncle Otto, la tante Emma, la tante Olga, etc. Tous de gentils sexagénaires qu'on croisait de temps en temps dans les fêtes de famille pendant l'été.

Ne restent donc gravées profondément dans ma mémoire que la famille Heering, du côté Meyer, et les familles de Martin et Benny Dessau.

LA FAMILLE PATERNELLE

Grâce aux recherches effectuées par ma cousine germaine, Søs et le cousin germain de mon père, Axel Dessau, en août 1987, les origines de la famille paternelle de mon père sont celles que nous connaissons le mieux.

L'histoire commence en 1750 : quand Isaac Salomon quitte la ville de Dessau dans la Ruhr pour aller à Altona, la ville la plus au sud du Jutland.

Il eut sept enfants, quatre filles et trois garçons. Le plus jeune, Salomon Isaac quitta sa famille à 18 ans pour s'établir plus au nord, dans la petite ville de Horsens. C'est lui qui prit, en 1796, comme il était courant dans les familles juives, le nom de la ville dont son père était originaire : DESSAU. Comme tous les membres de la famille de mon père, il était commerçant. Il eut, lui aussi, quatre filles et trois garçons. Il mourut en 1841 et sa femme en 1852.

Comme l'histoire se répète, c'est aussi son plus jeune fils, Salomon, qui nous intéresse. Il épousa une jeune fille qui s'appelait Meyer (comme ce fut le cas, par une amusante coïncidence, de mon grand-père à la génération suivante). Il eut six fils et deux filles, et était à la tête d'un négoce de grains florissant, toujours à Horsens. Mais après la guerre de 1864, le monde des affaires connut une crise grave. Bien que cela ne soit pas dit (même 120 ans après), la tradition orale, ou plutôt la rumeur, raconte qu'il se pendit parce qu'il avait fait faillite, laissant sa femme Flora seule avec les huit enfants. L'aîné avait 17 ans et le plus jeune un an.

Flora partit quelque temps à Copenhague pour apprendre le tricot mécanique, et ouvrit à Horsens une boutique qui lui permit, non sans peine, de survivre.

Je ne vais pas entrer dans détail de la vie de ces huit enfants. Notons cependant que, curieusement, j'ai longtemps cru que les deux filles étaient un peu débiles. On n'en parlait jamais dans la saga familiale. Heureusement, le cousin Axel qui les avait bien connues nous a détrompés : c'était des dames charmantes, qui n'avaient que le tort d'être restées célibataires. Comme quoi, il ne faut jamais prendre au pied de la lettre ce qui se raconte dans les familles.

Parlons maintenant des six frères. L'aîné, ISAAC, partit jeune au Brésil, où il mourut à 27 ans de la fièvre jaune, alors qu'il allait se marier avec une jeune fille brésilienne (un juif danois épousant une catholique brésilienne, cela ne devait pas être évident à l'époque !).

Je parlerai plus en détail du second fils HARTVIG, mon grand-père.

DAVID partit, encore jeune, pour les îles danoises de l'Océan Indien. Il s'installa ensuite à New York, fonda sa propre entreprise d'import-export, et prit la nationalité américaine. Il eut quatre enfants, trois filles et un fils qui lui succéda dans sa firme. Aucun de ces enfants ne parlait danois. Cette branche de la famille est donc devenue américaine à 100 %.

HARRY fonda en Fionie, la deuxième île danoise, une entreprise de textiles. Il eut deux filles et deux garçons. Il mourut à 53 ans, en 1917. Un de ses petits-fils, Frédéric Dessau, est très connu pour ses causeries à la radio danoise. Je ne l'ai jamais rencontré.

MARTIN était sûrement le plus cultivé et le plus ouvert aux domaines artistiques de toute la famille. Il était en outre, d'après la rumeur, particulièrement jovial et accueillant. Bref, une forte personnalité. Il parvint, lui aussi, assez rapidement à des postes importants. D'abord à la direction de plusieurs abattoirs, puis à la tête du plus grand complexe industriel danois, Burmeister et Wain, où il introduisit les premiers moteurs Diesel sur des bateaux d'un type nouveau. Il eut deux femmes et huit enfants, dont l'un créa le design moderne dans la décoration d'intérieur au cours des

années 30. Un autre de ses fils, Axel que nos enfants et petits-enfants ont rencontré chez Annette était notre préféré. Plein d'humour et d'idées, il inventait sans cesse de nouveaux jeux et des expéditions originales. Comme d'autres cousins de mon père, il avait fait un stage chez lui, et est toujours resté très proche de nous. Après avoir été pendant plusieurs années directeur du Bureau du tourisme danois à New York, il termina sa carrière à la tête de l'Office national du Tourisme danois.

BENNY, le plus jeune fils, celui qui n'avait pas encore 2 ans à la mort de son père, est le seul à ne pas être mort relativement jeune ; c'est donc le seul que nous avons connu dans notre enfance. C'est un peu le grand homme de la famille. C'est lui qui fit de la brasserie de taille moyenne qui appartenait à son beau-père, la brasserie Tuborg, une entreprise d'envergure internationale. C'était une figure de proue de l'industrie et du commerce danois, et il s'intéressait à bien d'autres choses. Il fut en particulier à l'origine de la Maison du Danemark à la Cité universitaire de Paris. Son portrait (y est-il encore ?) figurait dans le hall.

Très proche de mon père, il venait souvent à Paris. Nous, les trois enfants étions alors conviés à rejoindre à l'hôtel Meurice nos parents qui déjeunaient avec l'oncle Benny et la tante Paula (laquelle était beaucoup plus revêche que son époux). Je nous vois encore, très endimanchés, traversant le grand hall de l'hôtel derrière le maître d'hôtel. Nous étions invités pour le dessert, après avoir reçu des recommandations sévères de Far sur la modestie dont nous devons faire preuve dans le choix des gâteaux. Conseils que Jan s'empressait de braver pour le plaisir de provoquer mon père, sous l'œil amusé d'oncle Benny.

Un des événements rituels à la fin de nos vacances au Danemark dans notre enfance était le dîner à Hvide Villa (villa blanche), grande maison tout près de la brasserie. Il fallait veiller à très bien se tenir à table, et inmanquablement se lever tous les trois, au moment du dessert, pour chanter la Marseillaise. Nous sommes restés très liés avec une des filles de Benny, Eva, et c'est son fils John Jerichow qui vient souvent à Paris, et m'a reçue avec Agathe et Flore dans sa maison de campagne. Il avait sorti toute l'argenterie familiale pour dresser un couvert de fête, ce qui n'a pas manqué de nous impressionner, d'autant plus que nous étions reçues par un homme seul, habitant une petite maison à la campagne.

HARTVIG ET ANNA DESSAU, les parents de Far

Hartvig Dessau est né à Horsens le 10 mai 1854. Dans une courte biographie qu'il a lui-même rédigée, il éprouve le besoin de préciser que si son deuxième prénom est Salomon, c'est que c'était l'usage dans les communautés juives, qui délivraient les actes de naissance, d'accoler au prénom choisi pour le nouveau-né par ses parents le prénom de son père. À ce sujet, il note que certaines pratiques religieuses étaient respectées dans sa famille parce qu'il était difficile de s'y soustraire dans une petite ville de province, mais que lui et ses frères et sœurs ne reçurent aucune instruction religieuse.

Il eut une enfance heureuse, mais qui fut très brutalement interrompue par la mort de son père. Il dût arrêter ses études à quinze ans, et regretta toute sa vie de n'avoir pu aller se former à l'étranger, comme c'était alors courant.

Il explique qu'il ne s'est jamais tout à fait remis de ce qu'il appelle une catastrophe, un aveu qui déroge de la réserve observée dans cette famille, où on préférait le plus souvent ne pas faire état de ses sentiments personnels.

La situation de la famille était dramatique, et la jeune veuve (41 ans et huit enfants) ne put s'en sortir qu'avec l'aide de la famille et en apprenant un métier : le tricot mécanique. Cette dépendance dut peser sur Hartvig.

Il partit pour Copenhague et commença à travailler comme apprenti-stagiaire dans une firme juive, mais il restait très préoccupé par la responsabilité qui lui incombait en tant qu'aîné de la famille restée à Horsens, et à laquelle il dû, pendant de longues années, envoyer une partie de son salaire

En 1870, il entra dans la firme Beckett & Meyer, où il progressa rapidement dans la hiérarchie. Détail amusant ; il était assis à son bureau lorsque sa future femme Anna et son frère jumeau vinrent au monde dans l'appartement voisin, celui de son patron Louis Meyer. Il épousa Anna en 1888 ; elle avait donc 18 ans.

En collaboration avec son frère David avant le départ de celui-ci pour l'étranger, Hartvig put au fil des années faire venir successivement ses trois frères à Copenhague et les aider à démarrer dans leur vie professionnelle.

En 1883, il fonda sa propre entreprise, après treize années passées chez Louis Meyer, qui l'aida en prenant des parts dans la nouvelle société.

La firme était consacrée au commerce du sucre et du café, et plus tard à celui de la farine. Les deux premiers employés y restèrent pendant 34 ans.

Au cours de sa carrière, Hartvig fut membre de nombreux comités et conseils dans le domaine du commerce international, et chargé de mission comme expert du négoce du sucre. Il énumère longuement ces postes dans sa courte biographie. On peut penser qu'il avait besoin d'être reconnu après un début de vie difficile, d'autant plus que ses trois frères devinrent tous présidents directeurs généraux de grosses entreprises.

Je sais peu de choses sur ma grand-mère Anna Dessau, née Meyer. (Notons au passage que la mère et la femme de Far portaient exactement le même nom). Il semble qu'elle ait été d'un caractère sévère, et très attachée aux conventions qui régissaient la vie en société. Elle devait consacrer (comme plusieurs des femmes de la famille Meyer) beaucoup de temps aux travaux d'aiguille, puisque c'est elle qui a réalisé la tapisserie recouvrant le fauteuil qui se trouve dans mon salon, et de grands rideaux en broderie blanche, qui ont terminé leur vie sous forme de coussins sur mon lit.

Anna est morte à 49 ans, un an avant Hartvig qui avait alors 65 ans, tous les deux d'un cancer. . Ils avaient donc disparu avant le mariage de mon père. Je ne me souviens pas qu'il nous en ait jamais parlé, ce qui peut éventuellement s'expliquer par le caractère de Far.

Leur foyer fut dispersé à la mort de Hartvig et les meubles, argenterie, bibelots furent répartis entre leurs trois enfants. C'est ainsi que j'ai hérité de nombreux objets en argenterie et de linge de table portant les initiales A H D (Anna, Hartvig, Dessau.)

LA FAMILLE MATERNELLE

La tutélaire et un peu mythique figure de la famille de la mère de Far est mon arrière-grand-père : Louis B. Meyer.

C'était un homme de haute stature, très séduisant, et qui porta des rouflaquettes dès sa jeunesse. Personnalité forte, il était réputé pour sa ténacité et son audace dans les affaires, ses dons de négociant, mais aussi pour sa générosité, son humour, sa simplicité, la qualité de son accueil et son goût pour les fêtes.

Il était né en 1843, fils d'un négociant en tissus de Copenhague. Il entama sa vie professionnelle à quinze ans, placé comme apprenti chez des frères de sa mère, qui importaient et exportaient du sucre. Contrairement à l'usage de l'époque, il ne chercha pas à partir à l'étranger, mais resta dans cette même firme jusqu'à 23 ans, âge où ses oncles lui permirent de créer sa propre entreprise, ce qui était rare alors, car l'âge de la majorité était fixé à 25 ans.

Avec un associé issu de la même firme, il poursuivit le négoce du sucre, jusqu'au moment où la production danoise rendit l'importation moins rentable. En 1877, il se retrouva seul à la tête de son entreprise et comprit qu'il fallait explorer de nouveaux domaines.

En 1882, déjà dans une situation aisée, il s'associa à un de ses riches beaux-frères, et se lança dans le commerce du café.

C'est à cette époque qu'il fit construire dans un quartier bourgeois de Copenhague une maison dont le sous-sol, le rez-de-chaussée, le 1er étage et la cour étaient consacrés à la firme, et les trois étages supérieurs à sa grande famille.

Il eût en effet avec sa femme Thea Meyer douze enfants, dont deux paires de jumeaux, soit six garçons (l'un mourut à deux ans) et six filles.

Entre le mouvement incessant créé par les activités de l'entreprise, et celui qu'engendrait une si grande famille qui recevait généreusement toutes les relations des uns et des autres, il semble que cette maison ait été en son temps légendaire à Copenhague.

Il existe une photo, grande comme un tableau, qui regroupe toute la famille : les garçons adultes en complet sombre, col dur et cravate, les adolescents en costumes marins, les jeunes filles en robes blanches ; Louis Meyer et sa femme Thea, devenue obèse, trônent au centre ; les plus petites filles en robes de dentelle blanches sont assises sur le tapis. On remarque une jeune femme, assise à côté de son père, avec un bébé vêtu d'une longue robe blanche sur les genoux. Ce bébé, c'est Far, l'aîné des petits-enfants.

Toute la tribu et un nombre certainement pas négligeable de domestiques, émigraient chaque année dans une vraie caravane de cabriolets tirés par des chevaux, pour s'installer à partir du mois d'avril dans leur grande propriété d'été, située sur la côte entre Copenhague et Elseneur. Cette maison est devenue plus tard un centre de cure, ce qui donne une idée de sa taille ; elle a aujourd'hui disparu. Le père et les garçons prenaient tous les matins à 7 heures, le train pour aller travailler

ou étudier à Copenhague. Il arrivait même que le train les attende s'ils étaient en retard.

Louis Meyer aimait tellement les fêtes et les occasions de réunir sa descendance qu'il célébra avec faste ses noces d'or, bien que sa femme soit morte entre temps, ce qui ne lui paraissait pas une raison valable pour ne pas marquer le jour où il l'avait épousée 50 ans auparavant.

Il fêta de même ses mille mois, et ses 80 ans furent l'occasion d'une grande fête, avec nombre de discours et de chansons rédigées en son honneur, comme c'est courant au Danemark, encore aujourd'hui.

Parmi les douze enfants Meyer, le plus intéressant est le huitième : Wilhem. En effet, il partit s'installer en Chine à 24 ans, en 1902. Après sept ans de patience, il put enfin faire venir sa fiancée, accompagnée de son père, et ils se marièrent à Shanghai. Wilhem avait en effet réussi à fonder une entreprise d'import-export, dont la réussite lui permit de vivre dans les conditions plus que confortables des colons alors installés en Chine. Il eut quatre filles, mais mourut d'une leucémie à 57 ans, un an après sa femme disparue à 50 ans des suites d'un cancer. Un de leurs petits-enfant a écrit un livre très intéressant sur la vie de ses grands-parents à Shanghai et le développement de l'activité de nombreuses firmes danoise en Chine à partir de 1900

Cependant, pour nous, reste surtout présente dans la famille Meyer la branche Heering. Une des plus jeunes fille de Louis Meyer, Emilie (qu'on appelait Mille), avait épousé l'héritier de l'entreprise Heering, célèbre fabricant du sherry Heering depuis plusieurs générations.

Le sherry était fabriqué et entreposé dans une superbe maison ancienne, au bord d'un canal. La famille occupait les étages supérieurs. Tante Mille (bien qu'elle n'ait eu qu'une dizaine d'années de plus que son neveu, mon père) a été pour nous une véritable grand-mère. C'était une personne douce, gaie accueillante. Son fils Peter Heering, devenu très jeune directeur de l'entreprise à la suite de la mort prématurée de son père, était très proche de Far, qu'il a beaucoup aidé pendant la guerre. Nous sommes restés très liés à ses sœurs, Else et Kirsten. C'est chez le fils de Else, Mikael von Essen que plusieurs membres de la famille parisienne ont été reçus à Copenhague.

LES SŒURS DE FAR

Far avait deux sœurs, dont il est toujours resté très proche.

ELSE, qui était très douée pour les travaux manuels, travailla jusqu'à son mariage aux Porcelaines royales de Copenhague. C'est elle qui a réalisé la lampe aux tulipes bleues qui se trouve dans ma chambre (signée Else Dessau - 1910). Elle épousa, dès qu'il eût fini ses études en médecine, Frans Djørup, qui fut pendant la majeure partie de sa vie directeur et chirurgien-chef de l'hôpital de la ville de Kolding, dans le sud du Jutland. C'était un homme d'une grande qualité humaine et professionnelle, et de surcroît il était très beau. Enfants, nous l'admirions et l'aimions beaucoup.

Else et Frans formaient un couple très uni. Elle n'avait d'autre désir que de s'occuper de sa maison, de son mari et de ses enfants. Tous les matins, elle commençait sa

journée - comme toutes les mères de famille danoises – par la préparation des « smørrebrød » (sandwichs bien garnis) pour les trois membres de la famille, chacun disposant de sa boîte en métal réservée à cet usage. Ensuite Else s'installait devant son téléphone et passait ses commandes à tous ses fournisseurs. Tout était livré chaque jour, jusqu'au moindre petit pain. On était loin de la ménagère française qui à l'époque faisait matin et soir le tour des commerçants de son quartier. Le reste du temps, Else cousait, brodait, faisait de la pâtisserie, bricolait... Elle avait sur les usages qu'il convient de respecter en société, des principes aussi rigides que l'avait eu sa mère, mais c'était par ailleurs une « bonne personne », toujours prête à se rendre utile.

Les Djørup eurent deux enfants. L'aîné, Niels, n'était pas tout à fait normal, et ce fût certainement une très lourde déception pour cette famille. Bien entendu, on ne parlait jamais de ce problème, et je n'ai jamais su s'il s'agissait d'un accident au moment de l'accouchement, ou bien d'autre chose. Bien qu'il ait eu une intelligence ralentie, il vécut normalement, occupa à Copenhague un poste d'employé dans une bibliothèque, fût marié pendant quelque temps, et adopta un fils.

Sa sœur SØS (abréviation de « søster », qui signifie « sœur » en danois ; son vrai nom était Anna) était, elle, très intelligente et pleine d'énergie et de vivacité. Elle épousa, hélas, à la surprise générale, un banquier bien ennuyeux, et vécut une grande partie de sa vie dans une petite ville de province à une centaine de kilomètres de Copenhague. Fascinée par Israël, alors porteur de grands espoirs d'une société nouvelle, elle s'engagea très activement dans l'association Danemark-Israel. Une de ses trois filles, Pia, mariée avec un Américain partit vivre en Israël. Divorcée, elle est maintenant revenue au Danemark, où elle travaille au bureau du tourisme israélien, mais une de ses filles est restée israélienne.

Comme nos vacances d'été étaient beaucoup plus longues que celles des petits Danois, nous avons très souvent passé quinze jours à Kolding en septembre. Cela nous permettait, entre autres, d'aider (non sans mal) notre cousine Søs à faire ses devoirs de français. La maison qu'occupait la famille dans les jardins de l'hôpital était fort agréable. C'était un des temps forts de nos vacances ; et un point d'ancrage au Danemark.

CLARA, la plus jeune sœur de Far n'eût pas une vie très heureuse, bien qu'elle ne se soit jamais plainte. La saga familiale dit qu'étant promise à un jeune banquier ami de la famille, elle avait appris que pendant ces longues fiançailles, il ne lui avait pas été fidèle ; elle avait donc rompu définitivement avec lui.

De ce fait, restée toute sa vie célibataire, elle partagea son temps entre des voyages, des séjours à Rome dans une pension de famille, et de longues visites chez nous et chez sa sœur. Apparemment, l'argent qu'elle avait hérité de ses parents lui permit de vivre toute sa vie sans travailler. De plus, elle était de santé fragile. Elle ne s'installa « dans ses meubles » que vers la cinquantaine.

Plus intelligente sûrement que sa sœur Else, plus cultivée aussi, elle a été très présente dans notre vie. Elle eût malheureusement une fin de vie très dure, car clouée dans un fauteuil, elle était devenue aveugle. La mort qu'elle ne cessait de souhaiter ne la délivra qu'à l'âge de 94 ans.

LA FAMILLE DE MA MERE

ANNA DRECHSEL

La famille de ma mère a peu de points communs avec celle de mon père. Il s'agit là aussi de milieux bourgeois, mais dans la famille de ma mère, c'est une bourgeoisie qui a connu des jours meilleurs. On n'y trouve aucun négociant, aucun commerçant, aucun industriel, mais une grande variété de professions, et une forme d'esprit affranchie de bien des préjugés. On pourrait dire que beaucoup de ses membres seraient aujourd'hui jugés plutôt de gauche (au Danemark, à l'époque, on était alors qualifié de « radical », en opposition aux « conservateurs »).

Nous avons peu d'informations sur les origines lointaines de mon grand-père, et avons su presque par hasard qu'il avait un frère. Du côté de ma grand-mère, il existe un arbre généalogique établi selon les règles par une cousine norvégienne, mais tellement selon les règles qu'on a du mal à le faire parler.

LA FAMILLE PATERNELLE

Mon grand-père maternel (que nous appelions « morfar », père de notre mère), est dans mon souvenir un homme de petite taille, chauve, un peu gros, très dynamique et joueur acharné de tennis jusqu'à un âge avancé. Il existe une photo où on le voit de dos en costume de bains, se dirigeant vers la mer, en me tenant par la main ; je devais avoir 3-4 ans. On peut aussi l'admirer en uniforme de bourgmestre sur une photo officielle.

Il est né en 1858. Son père était juge à Silkeborg, ville du sud du Jütland. Après des études de droit, il est chef de bureau chez son père de 1883 à 1885. Puis il quitte sa province pour aller à Copenhague, où il est engagé au ministère de l'Agriculture.

Il franchit les échelons de la hiérarchie, et finit par être chef de bureau.

En 1899, il est nommé bourgmestre de Varde, petite ville du Jütland. Au Danemark, à cette époque, le bourgmestre, équivalent du maire en France, n'était pas élu, mais nommé par l'Etat, et donc fonctionnaire.

Il reste six ans à Varde, où est née ma mère. En 1905, il pose avec succès sa candidature au poste de bourgmestre d'Aarhus, deuxième ville du Danemark. Ses responsabilités deviennent alors importantes et s'étendent sur des domaines très variés. Il préside le Conseil municipal, ce qui lui procure, dit-il, de grandes satisfactions. Il assume pendant six ans la préparation, puis la présidence d'une grande exposition nationale, la première du genre, dont l'objectif principal est de promouvoir une régionalisation sur le plan économique et culturel. Il s'implique aussi dans le projet de créer une université à Aarhus, mais il fallut attendre de longues années après sa mort pour que cette université voit le jour. C'est aujourd'hui la deuxième université du Danemark. D'après sa propre énumération des diverses responsabilités qu'il a assumées, sa fonction semble avoir été à la fois celle d'un préfet et celle d'un maire.

Pendant 20 ans, il fut avec bonheur et succès bourgmestre d'Aarhus. Mais en 1925, « le malheur tomba sur moi », selon ses propres termes. En effet, il trouva un matin sur son bureau une lettre de son directeur de cabinet, où celui-ci avouait avoir volé pour son usage personnel, 182 000 couronnes dans la caisse de la mairie

Dans la plaquette très détaillée qu'il a éditée pour sa défense, il fait état d'une violente campagne de presse nationale fondée sur des rumeurs mensongères. Il est mis directement en cause, et on le taxe de négligence et d'incompétence. Il insiste sur le fait que ces jugements sans preuves ont influencé l'opinion publique et la justice, alors qu'il n'était juridiquement coupable que d'un manque de contrôle sur un subordonné.

Quoi qu'il en soit (et il est difficile de démêler les tenants et aboutissants de cette affaire), il reconnaît qu'il a eu tort de faire confiance à son plus proche collaborateur, bien que celui-ci ait travaillé à ses côtés pendant plus de 20 ans sans commettre le moindre délit.

Il est condamné à de lourdes amendes, qui le mettront dans une situation financière précaire, d'autant plus que, mis à la retraite d'office, il ne touche que les 2/3 de sa pension. Il est le seul fonctionnaire, à cette époque, à avoir été aussi lourdement condamné pour une faute indirecte. Il ne s'en remettra pas, comme le montre la plaquette qu'il a éditée, où il analyse dans le détail les lacunes de la gestion financière des municipalités, et l'absence de contrôle au niveau central.

Il se retire avec ma grand-mère dans un petit appartement dans la banlieue de Copenhague. C'est là que nous l'avons connu. Il est mort en 1932 ; six ans après avoir quitté Aarhus.

LA FAMILLE MATERNELLE

Ma grand-mère maternelle, Betsy Louise TUTEIN, que l'on appelait Bess, et que nous appelions Mormor (mère de notre mère), est née en 1871. Elle était fille d'un propriétaire terrien, qui avait une exploitation dans l'île de Møn, au sud du Sjaelland. Je n'ai jamais entendu parler du travail qui s'y faisait. Mais ce lieu, Frenderup était presque mythique dans le souvenir de ma mère et de ma grand-mère. C'est là que se passaient les vacances avec toute la famille. C'est de là que proviennent la table ronde et le secrétaire de ma chambre, ainsi que le coffre qui se trouve dans mon entrée, et le tableau représentant un salon qu'on peut voir à Beg-Meil.

Notre Mormor a joué un rôle essentiel dans notre enfance. C'était une grande et très belle femme, que j'ai toujours connue avec des cheveux très blancs, des robes longues jusqu'aux chevilles, des plastrons plus ou moins chics selon les circonstances, et un collier d'ambre et de perles d'argent que je porte souvent. Elle était l'image même de la grand-mère et nous l'adorions. Tout le monde savait qu'il ne fallait pas l'approcher avant midi, car elle était alors d'une humeur exécrable. Mais le reste du temps, elle était toujours gaie, d'humeur à bavarder, et à jouer aux cartes avec nous. Elle nous rendait visite à Paris et est venue au moins deux fois à Beg-Meil.

Mais c'est surtout pendant l'année que nous avons passée au Danemark que nous l'avons beaucoup vue, car quelque temps après la mort de son mari, elle était venue

s'installer dans une belle chambre au dernier étage de l'hôtel que tenait sa fille Bodil, où nous avons habité pendant une bonne partie de notre séjour à Copenhague. Elle mourut en 1944, à l'âge de 73 ans. Ce fût un drame pour ma mère qui comptait les jours et les mois jusqu'à ce que la fin de la guerre lui permette de revoir sa mère qu'elle adorait et dont elle était séparée depuis cinq ans.

L'ONCLE ET LA TANTE DE MA MERE

Bess TUTEIN, notre grand-mère, avait un frère et une sœur.

Son frère, Peter TUTEIN, de cinq ans son aîné, était ingénieur. C'était, dans mon souvenir, un homme de haute taille, avec un beau visage qui le faisait ressembler à l'idée que je me faisais d'un officier anglais.

Il eût cinq enfants d'un premier mariage, dont quatre fils qui semblent avoir tous eu une personnalité originale. L'aîné, John, fût tué à 26 ans par un ours au Groenland. Le second, Paul, ingénieur chimiste, fit toute sa carrière à l'étranger, de la France au Venezuela, de la Colombie à l'Indochine. Le troisième, Kjeld, commença par être agriculteur, mais ouvrit ensuite une boutique à Copenhague, où il se fit connaître en créant des modèles nouveaux d'abat-jour. Le troisième, Peter, eût comme écrivain, son heure de célébrité au Danemark. Comme son frère aîné, il se rendit plusieurs fois au Grønland (ce qui représentait une difficile expédition à l'époque), et en rapporta plusieurs récits et romans qui eurent un grand succès. Jan et moi en avons traduit un pendant l'hiver 1941 : LARSEN, qui a été publié chez Gallimard, mais je n'en ai aucun exemplaire, et seulement un lointain souvenir. Lors de notre séjour au Danemark pendant la guerre, le contraste entre ce milieu et celui de la famille de notre père (que nous aimions aussi beaucoup) nous sautait aux yeux. Le seul contact qui nous reste avec cette branche de la famille est celui qu'Annette maintient avec le fils de la plus jeune membre et la seule fille de cette fratrie, Lise Brenoe.

La sœur de notre grand-mère, ANNA SOPHIE se maria avec un professeur de l'Université d'Oslo. Cette partie de la famille est donc devenue entièrement norvégienne. Anna Sophie eût quatre enfants, dont l'aîné, Erlk, occupa des fonctions importantes dans le plus grand trust norvégien, Norsk Hydro. ; il était juriste. Ses deux frères, Kaare et Leif étaient médecins. La seule fille, Eva, était très liée avec notre mère. C'est sa fille, Anna Sophie, qui a établi l'arbre généalogique dont j'ai parlé plus haut.

C'est avec ces sept cousins et deux cousines que ma mère a passé des vacances particulièrement heureuses chez leurs grands-parents dans la ferme de l'île de Møn.

LE FRERE ET LA SŒUR DE MA MERE

Ma mère était la plus jeune d'une famille de trois enfants.

Mais le malheur frappa tragiquement la famille lorsque le seul fils, SVEND, brillant étudiant, fût emporté à 21 ans par la grippe espagnole, au cours de la terrible épidémie qui ravagea l'Europe en 1918.

L'aînée de la famille BODIL (que nous appelions « Moster », sœur de la mère) avait cinq ans de plus que sa sœur. C'était une forte personnalité, qui nous a beaucoup

marqués, car elle n'obéissait à aucune des conventions alors en usage, et tranchait par sa liberté de pensée et de langage sur l'ensemble de notre famille danoise.

D'une beauté exceptionnelle, elle s'était mariée à vingt ans avec un riche industriel ; mais celui-ci fût compromis dans un grand scandale financier qui secoua le Danemark comme l'avait fait l'affaire Stavisky en France. Il fût condamné à plusieurs années de prison. Bodil semble s'être aussitôt désolidarisée de lui, car elle reprit son nom de jeune fille, Drechsel, et obtint le droit de le faire porter à ses enfants.

Restée seule et sans ressources, elle ouvrit une « pension pour dames », où logeaient à demeure des personnes fort respectables et plus très jeunes ; cette pension était située dans un bel immeuble, à 200 mètres du Palais Royal. Cependant, libérée de toutes contraintes et préjugés, Bodil vivait plutôt en marge de la société bien pensante. Peu à peu, l'hôtel n'accueillit pas seulement des dames, mais des clients qui devenaient des amis, appartenant en majorité au monde du spectacle et de la littérature. Pendant notre séjour au Danemark pendant la guerre, le contraste entre ce milieu et la famille de notre père nous frappait beaucoup, bien que nous les aimions chacun à sa façon.

De son mariage, Moster avait eu trois enfants.

KIRSTEN, l'aînée, probablement très marquée par la forte personnalité de sa mère, n'eut pas une existence très gaie. Restée célibataire, elle occupa des postes de plus en plus importants dans l'hôtellerie, mais termina tristement sa vie très atteinte par la maladie (une grave insuffisance respiratoire), et aussi très seule.

Le second, JØRGEN, était juriste. D'une nature très réservée, peu bavard, il se tenait souvent à l'écart. Il se maria jeune avec une amie d'enfance très dynamique, Birgitte ; ils eurent deux filles. L'aînée Helle, juriste comme son père mena, et mène encore une vie très calme à Copenhague. La seconde, Julie, surnommée très vite Dodo, semble avoir hérité de l'esprit peu conventionnel de la famille. Elle s'est mariée quatre fois, a eu un enfant avec chacun de ses trois premiers maris, et a finalement épousé un grönlandais avec lequel elle est allée vivre au Grønland, mais dont elle est maintenant divorcée.

Avec le troisième enfant de Moster, NIELS, nous avons noué une forte amitié et une vraie complicité pendant notre séjour au Danemark pendant la guerre. C'était le préféré de sa mère, qui ne s'en cachait pas, et était avec lui d'une indulgence sans limites. Elle l'avait laissé abandonner ses études, et mener une vie d'autant plus libre qu'il habitait comme son frère et sa sœur dans l'hôtel maternel, où chacun faisait ce qu'il voulait. Toujours bouillonnant d'idées, il fut à l'origine de plusieurs projets intéressants, sans jamais s'attarder lorsque le projet était sur les rails. Il avait, par exemple, réussi à monter une opération de remise en état d'un grand trois-mâts, en faisant travailler des artisans retraités, qui s'en trouvaient très heureux. Plus tard, il ouvrit un restaurant « littéraire », entre autres choses. Il aurait sûrement trouvé sa place dans une société en pleine évolution. Hélas, il mourût d'une brutale hémorragie cérébrale à 57 ans.

MON PERE

AAGE LOUIS DESSAU

Tous ceux qui ont connu mon père n'ont pu qu'être frappés par sa forte personnalité. Il était de haute taille, le regard de ses yeux bleus était perçant ; et bien que devenu chauve très jeune, il avait un fort pouvoir de séduction, qu'il ne se privait pas d'exercer sur les femmes. Par coquetterie peut-être, il refusa d'emblée de porter le nom de grand-père, et toute la famille l'appelait « Far », contraction du mot devenu désuet de « Fader » (l'équivalent de « father » en anglais).

Et Far, c'était quelqu'un d'intimidant, même dans sa propre famille.

PETIT POEME D'ERIK (écrit vers douze ans)

*Un fauteuil, une voix
Une forme immobile
Dans un salon tranquille
Et beaucoup de fumée*

*Ca paraît s'animer
Du fauteuil émerger
Mais c'est pour murmurer
« Luk doren » et replonger.*

*On essaye d'approcher
Le journal de tomber
Une tête de se montrer
Et avec force de crier
« Défense d'entrer »*

*Au bout du 6^{ème} coup
On put la saluer
Elle nous dévisagea
Dit « Bonjour » et disparut
C'est tout ce que j'ai vu
De Far ce jour là.*

Far avait sur l'éducation des principes assez rigides, dont un des plus notables (et qui nous a beaucoup marqués) était qu'il ne fallait jamais se mettre en avant. Ses compliments étaient rares, pour ne pas dire inexistantes ; son exigence sans faille. Il

avait -par pudeur certainement,-beaucoup de mal à trouver un ton naturel pour parler aux enfants, et préférait organiser des jeux concours à propos de tout et n'importe quoi.

Bien que resté très lié avec le Danemark, il avait sans aucune hésitation décidé que ses enfants seraient français, lui-même n'ayant cependant jamais voulu se faire naturaliser.

Enfin, pour compléter ce très sommaire et très superficiel portrait, notons que Far ne nous a jamais parlé de ses parents (tous deux morts avant son mariage), ni de ses activités passées, de ses voyages en Afrique, etc .Peut-être dans son esprit aurait ce été faire preuve de trop d'intérêt pour sa propre personne, défaut majeur à ses yeux

* * *

Far est né le 25 mai 1889 à Copenhague ; il était l'aîné de trois enfants (et aussi de ses 52 cousins germains). Il resta toute sa vie très lié à ses deux sœurs, Else et Clara.

Aussitôt après avoir été reçu au baccalauréat, il entre comme stagiaire à Copenhague dans une entreprise (juive bien entendu), où il travaillera pendant deux ans, de 1907 à 1909.

En mai 1909, donc à 20 ans, il part pour Hambourg. Il ne reviendra plus jamais habiter au Danemark. A Hambourg, comme le racontent les lettres que nous avons éditées, il travaille dans une entreprise d'import / export de produits alimentaires , et habite dans une famille juive allemande qui prend des pensionnaires étrangers.

Au bout de deux ans, il décide de partir pour New York, afin de poursuivre sa formation, non sans avoir hésité entre plusieurs destinations possibles. Il travaille dans la firme de son oncle paternel , David Dessau, qui traite aussi d'import / export.

Il rentre au Danemark le jour de la déclaration de guerre, en août 1914, parce qu'il pense que le Danemark risque d'être impliqué dans le conflit. Comme ce n'est pas le cas, il part pour l'Angleterre. Dans un premier temps, il est « représentant de commerce » pour la bière Tuborg, et visite les grandes villes d'Angleterre et d'Ecosse. En 1915, il s'installe à son compte et sous son nom, et se lance dans l'import / export de produits les plus divers. Mais les affaires devenant de plus en plus difficiles du fait de la guerre, il dissout son entreprise et accepte en 1917 la direction d'une firme danoise « The Continental and Oversea Trading »,dont le siège est à Paris. Notons cependant qu'à 26 ans, il a déjà cherché à créer sa propre entreprise.

Il s'installe donc à Paris, boulevard Raspail, où il habitera jusqu'à sa mort, malgré le constant désir de déménager de notre mère, qui aurait souhaité un appartement

plus clair et plus commode. Il a alors deux bonnes, une voiture, et mène grande vie dans les milieux artistiques de Montparnasse, qui sont en pleine effervescence.

En 1921, à 32 ans, il rencontre ma mère, qui en a 21, et est venue en France pour apprendre le français ; elle loge dans une pension scandinave à Boulogne, et c'est au bureau de mon père qu'elle doit venir chercher l'argent que lui envoient ses parents ; c'est ainsi qu'elle fait sa connaissance. L'image qui en est restée est qu'il lui fit alors une cour flamboyante. Mais ce n'est que quinze jours avant son départ pour un long voyage d'affaires qu'il l'a demandée en mariage.

Quand j'étais enfant, je croyais qu'un voyage de noces consistait pour tous à faire le tour du monde. Car après un mariage précipité vu les circonstances, qui eut lieu à Aarhus, et l'achat - forcément rapide - par ma mère d'une garde-robe lui permettant de faire face à tous les climats et à toutes les situations (ce qui devait représenter à l'époque une quantité considérable de vêtements), les jeunes mariés partirent de Paris vers Londres, puis vers New York (visite de la famille américaine); ensuite au Japon et en Chine (l'histoire ne dit pas par quel moyen de transport), où se trouvait aussi un membre de la famille Meyer, l'oncle Wilhem.. De là, le voyage se poursuivit vers l'Inde, Ceylan, etc. Notre mère faisait office de secrétaire, et les affaires se mêlaient au plaisir du voyage, qui se faisait la plupart du temps en paquebot.

Mais tout cela avait pris beaucoup de temps, et ma mère dut interrompre le voyage en Indochine, car elle se trouva enceinte, et dû rentrer seule à Paris. . Signalons au passage que dans une lettre datée de novembre 1921, mon père lui écrit qu'il espère être rentré à Paris le 14 avril, date où naîtra son fils. Jan est effectivement né le 14 avril 1922.

En 1924, à la suite d'une grave crise économique survenue au Danemark, Far vend la majorité des actions de The continental and Oversea Trading à une des plus importantes firmes coloniales anglaises, The Niger Company, qui lui demande de garder son poste de directeur. Peu de temps après, la firme danoise est définitivement liquidée, et son actif vendu à une compagnie française, la Compagnie du Niger Français. Far reste directeur, et est nommé l'année suivante membre du Conseil d'administration de la Niger Company à Londres. Son activité se développe surtout au Sénégal, en Côte d'Ivoire, en Haute-Volta et au Soudan. C'est de cette période que datent les diapositives sur verre qu'on peut admirer à Beg Meil.

Mais en 1930, la Niger Company fusionne avec une autre grande firme anglaise et crée une nouvelle entreprise (United Africa). Far n'est pas d'accord avec la politique commerciale qu'entend mener la nouvelle direction en Afrique Française, et donne sa démission en 1930.

Le 1er avril 1931, en pleine crise économique et financière, il crée à Paris sa propre entreprise, A.L. Dessau et Cie, qui se consacre à l'importation de produits alimentaires, en majorité (mais pas seulement) en provenance du Danemark et de la Norvège. Les débuts sont difficiles, mais l'affaire trouve son rythme jusqu'à la seconde guerre mondiale.

En 1942, Far quitte Paris pour fuir les persécutions antisémites. Il se retrouve à Pau, avec l'intention d'aller en Angleterre ou aux Etats Unis. Cependant son tempérament ne le pousse pas à entreprendre un voyage clandestin et risqué, et il restera

finalement trois ans à Pau. Il est logé petitement dans un ex-grand hôtel transformé en studios. Il a alors, sans conteste, vécu des années très pénibles

De retour à Paris en 1944, il anime bénévolement la distribution aux écoliers parisiens de produits alimentaires en provenance du Danemark. Des lettres et dessins de remerciement des enfants se trouvent aussi à Beg Meil. 20000 enfants reçurent ainsi quotidiennement cette aide pendant deux ans. Parallèlement, Far collabore à des émissions de radio en direction du Danemark.

Les affaires de la firme A.L.Dessau reprennent lentement après la fin de la guerre, en 1945. Au début, une jeune dactylo, mademoiselle Roberte (je n'ai jamais su son nom de famille) travaille dans la salle à manger du boulevard Raspail ; enfin, les moyens financiers permettent de louer un bureau rue du Louvre. Mademoiselle Roberte restera avec Far pendant quarante ans.

Autant qu'on puisse en juger (je n'ai pas de traces écrites de ce que je suppose), le grand redémarrage intervient lorsque Far réalise un « coup », comme il les affectionne(il adorait jouer aux courses). Il achète une grande partie de la production de moules danoises ; jusqu'alors, la majorité des moules consommées en France venaient de Hollande. A.L.Dessau et Cie conquiert le marché. Un pari risqué, sûrement. Quoiqu'il en soit, c'est après ce tournant qu'ont été achetés Ker Maik et La Grenouillère.

Comme le goût de l'aventure n'a pas faibli chez Far, c'est à plus de 70 ans qu'il se lance dans le surgelé, où il s'inscrit comme un pionnier. Il fait construire une modeste chaîne de froid à Boulogne sur-Mer, pour pouvoir congeler directement sur le port le poisson fraîchement pêché. Un grand camion de livraison arborant le nom A.L.Dessau sur ses flans complète le dispositif, et Far en est fier comme un enfant.

Mais fidèle aux principes qui l'ont guidé pendant toute sa vie de négociant, il a refusé d'adopter pour le financement de son projet des solutions du type « leasing ». Aussi sa firme est elle dans une situation alarmante pendant les dernières années d'activité de Far.

Son principal collaborateur, Monsieur Léon, qu'il chercha à convaincre de reprendre une partie de l'affaire, se révéla trop timoré, ou avait d'autres projets. Détail anecdotique surprenant : M. Léon, qui était d'une famille juive pratiquante, n'apprit que quelques mois après la mort de Far que celui-ci était juif, ce qui ne lui avait jamais traversé l'esprit pendant 20 ans d'étroite collaboration.

Ce n'est qu'à plus de 80 ans que Far cessa d'aller tous les jours à son bureau, et seulement parce que l'ascenseur était en panne(le bureau était au 4ème étage, avec une belle enseigne sur le balcon).

Lorsque le cancer prit le dessus, il accepta devant l'urgence de nommer Jan directeur de l'entreprise. Malgré un emploi du temps déjà saturé, Jan fit ce qu'il pouvait en étroite collaboration avec M.Léon, pour éviter le dépôt de bilan. L'opération réussit, dans la mesure où la faillite ne fut pas prononcée, et où Ker Maik fut préservée (mais il avait fallu vendre La Grenouillère).

Far mourut à 86 ans dans son lit boulevard Raspail. Il avait rédigé en 1974 la note suivante

Je veux être incinéré ou enterré, ce qui sera le plus facile. Ce sera probablement l'incinération, à moins que je meurs à Beg Meil, où l'enterrement pourrait être plus facile. L'urne pourrait être déposée n'importe où, ou les cendres dispersées si cela est autorisé. En tous cas, je n'ai pas le moindre sentiment pour les cendres.

L'enterrement intime avec ceux de la famille qui voudraient y assister et les amis les plus intimes et mes collaborateurs les plus proches, c'est à dire les plus anciens. Peut-être un petit discours de Jan s'il a le temps et veut bien, et s'il n'est pas en Algérie. Pas de faire-part, une annonce dans Le Monde et dans un journal danois, après l'enterrement.

* * *

A cette biographie limitée à des faits précis, il faut ajouter quelques points auxquels Far tenait beaucoup :

-Il a été le représentant du Danemark à la Chambre commerciale internationale pendant 50 ans, de 1921 à 1971. Il a fondé et présidé une association d'Entraide des danois à Paris. Il a de même été un membre influent de nombreux comités et associations destinés à promouvoir les relations franco-danoise, en particulier sur le plan commercial. Bref, il était une des figures proéminentes de la colonie danoise à Paris.

-Il était officier de la Légion d'Honneur et commandeur de l'Ordre de Dannebrog, ce dont il était fier

- Pour conclure, et dans un tout autre ordre d'idées, rappelons que l'investissement qu'il a réalisé pour aider un ami danois à Dakar a permis à notre mère de toucher des revenus conséquents lorsqu'elle s'est retrouvée seule, et à Annette et à moi de toucher un important héritage lorsque cette affaire, qui avait prospéré, a été vendue.